

Hugo Blanco, Gardien de la Terre Mère

dimanche 9 juillet 2023, par [RODRGUEZ LASCANO Sergio](#) (Date de rédaction antérieure : 28 juin 2023).

Hugo Blanco Galdós est mort. L'un des derniers révolutionnaires du XX^e siècle. Un être exceptionnel, étudiant dans sa jeunesse, ouvrier en Argentine à l'âge adulte, leader paysan-indigène au Pérou, prisonnier politique pendant plusieurs années, exilé politique qui, partout où il allait, cherchait à s'inspirer du mouvement social et, sans se soucier des lois locales, s'impliquait dans les luttes et les organisations. Travailleur informel sur la Plaza 2 de Mayo à Lima.

J'ai rencontré Hugo Blanco en 1972, lors d'un de ses exils au Mexique. J'étais un jeune homme de 22 ans. À l'époque, un groupe de jeunes trotskistes publiait un journal appelé le (Virus rouges). Lorsque nous avons appris qu'il venait au Mexique, nous avons publié en première page la célèbre photo d'Hugo luttant avec la police, je pense que lors du procès au cours duquel ils ont d'abord demandé la peine de mort et après une importante campagne mondiale, ils ont changé la sentence en 25 ans de prison.

La photo était impressionnante, Hugo semblait avoir une force tellurique et les policiers, qui étaient plusieurs, avaient un regard de peur, presque de terreur. Ils étaient trois et ne pouvaient guère l'arrêter. Hugo, vêtu d'une veste noire, criait et essayait d'échapper aux policiers.

Pour Hugo, la prison et l'exil font partie de sa vie, il a passé plusieurs années derrière les barreaux et dans d'autres pays que le sien. Je voudrais dire quelques mots sur ces deux parties intégrantes de sa vie, qui bien sûr ne racontent pas l'ensemble des situations qu'il a vécues, mais qui permettent de se rendre compte de l'importance de son éducation et de sa formation militante.

J'aime à rappeler que lorsqu'il était en prison à El Frontón, sur une île à quelques kilomètres de Callao, Hugo a eu un échange épistolaire avec le grand écrivain péruvien José María Arguedas. Je voudrais rappeler quelques mots de cet échange :

Hugo dit à Arguedas : « José María pensait que j'étais un leader de gauche important, avec toute la suffisance qu'implique le mot « important ». Sibila lui a dit que je ne l'étais pas, que j'étais une personne ordinaire. J.M. a décidé de m'offrir son roman *Todas las sangres* et, en guise de dédicace, il a écrit quelques mots en espagnol. Sibila m'a dit qu'elle avait envisagé d'écrire quelque chose en quechua, mais qu'elle s'était retenue. C'est la raison pour laquelle je lui ai écrit en quechua, et il a été ému et m'a répondu, également en quechua. Par l'intermédiaire de Sibila, il m'a demandé l'autorisation de traduire les deux lettres et de les publier, et j'ai répondu que, bien qu'en les écrivant je ne pensais pas à cela, mais plutôt à exprimer ce que j'avais sur le cœur, je n'avais aucune objection à ce qu'elles soient rendues publiques. Il m'a également demandé la permission de me rendre visite ; j'ai considéré, comme je l'ai dit dans la deuxième lettre, qu'une visite éphémère à El Frontón ne serait pas satisfaisante pour la grande affection que j'avais pour lui, lui a dit Sibila. Vous comprendrez combien cette réponse me pèse ; elle a reçu ma deuxième lettre et a dit : « Je la lirai lundi », elle s'est suicidée vendredi. Sibyl m'a demandé de traduire cette deuxième lettre. Comme vous le verrez, les mots « tayta » et « taytáy », je les traduis par « père » et « mon père », il refuse de les traduire parce qu'il considère que cela ne reflète pas le sens profond qu'ils ont dans notre

langue ; « *misti* » est le non-Indien, y compris le métis qui se croit blanc ; « *maqt'as* » sont les soi-disant « Indiens » avec la pluralisation castillane ; « *wakchas* » sont les pauvres avec la même pluralisation ; « *hallpando* » vient du verbe quechua « *hallpay* » qui signifie « mâcher », ce qui n'est pas précisément « mâcher », ici il a le gérondif castillan.

Dans la deuxième lettre, il fait allusion à celle que j'ai envoyée « A los revolucionarios poetas, a los poetas revolucionarios », que j'ai remise à Rosa Alarco et qu'elle a envoyée à une revue au Pérou et qui a également été publiée dans le journal *Marcha del Uruguay*, dont le rédacteur en chef était Eduardo Galeano. Naturellement, je suis d'accord pour dire que si un poète veut chanter à la rose, il doit le faire. Mais ce qui m'a surpris, c'est que les poètes « révolutionnaires » chantaient la « révolution » dans l'abstrait, ou les grands leaders révolutionnaires mondiaux, et ne s'intéressaient pas à la lutte quotidienne de mon peuple, qui forgeait jour après jour de beaux poèmes qui ne trouvaient pas de poète ; c'est pourquoi je désespérais de voir ressusciter Vallejo, parce qu'il chantait des anonymes comme Pedro Rojas ou Ramón Collar, il chantait « Malaga sans père ni mère », le « père poussiéreux » des décombres de Durango. Les « hérauts verts » mentionnés dans le récit sont une paraphrase des « hérauts noirs que la mort nous envoie » de César Vallejo. »

Dans la lettre de José María Arguedas, il dit à Hugo :

« Et puis mon frère, n'est-ce pas toi, toi-même qui as conduit ces « *pulguientos* », ces Indiens des haciendas, parmi les piétinés, l'homme le plus piétiné de notre peuple ; parmi les ânes et les chiens, le plus fouetté, celui sur qui l'on crache avec les crachats les plus sales ? En faisant de ceux-là les plus braves des braves, ne les avez-vous pas renforcés, n'avez-vous pas rapproché leurs âmes ? En élevant leur âme, l'âme de pierre et de colombe qu'ils avaient, qui attendait dans la semence la plus pure du cœur de ces hommes, n'avez-vous pas pris Cusco comme vous me le dites dans votre lettre, et depuis la porte même de la cathédrale, en criant et en apostrophant en quechua, n'avez-vous pas effrayé les gamonales, ne les avez-vous pas fait se cacher dans leurs trous comme s'ils étaient des péricotes très malades dans leurs entrailles ? Vous avez fait fuir ces fils et ces protégés du vieux Christ, du Christ de plomb. Frère, cher frère, comme moi, d'un visage un peu blanc, du cœur indien le plus intense, des larmes, des chants, des danses, de la haine ». [1]

Cet échange a été fondamental pour Hugo, je pense pour lui faire prendre conscience de l'importance de la signification de la lutte indigène, au-delà de la lutte pour la terre (bien que ce point soit fondamental) et en englobant cette lutte avec les concepts de territoire, de communalité, d'autonomie, d'autogestion, de culture et de formes particulières de relation de respect entre la communauté et la nature. C'est-à-dire d'une cosmogonie, dont je ne dis pas qu'elle est la meilleure ou la seule, mais dont je dis qu'elle est bien meilleure que celle qui s'exprime dans le domaine capitaliste et qui sera inévitablement l'une des sources qui alimenteront, et en fait alimentent déjà, une nouvelle pensée émancipatrice.

L'autre expérience vitale pour Hugo fut son séjour au Chili à l'époque de l'Unité populaire. Là, comme à peu d'autres moments de l'histoire, on assiste à une polarisation sociale où la bourgeoisie, les militaires et l'empire nord-américain réagissent avec une violence inouïe pour empêcher le peuple chilien, emmené par ses travailleurs, de décider lui-même de son destin.

Hugo a été victime des calomnies de la presse de droite chilienne, qui l'a présenté comme un conseiller du secrétaire général du parti socialiste chilien, Carlos Altamirano, et comme un acteur clé d'un plan Zeta imaginaire, qui comportait déjà une liste de personnes à éliminer.

Hugo ne connaissait pas Altamirano et sa tâche au Chili était de participer activement aux *Cordones Industriales*, avec des gens comme lui. Voyons ce que Hugo a pensé de cette action, l'une des plus importantes qui aient été créées dans l'Amérique rebelle.

Hugo Blanco au Chili en 1973 et les cordons industriels

« Les travailleurs ont pris le contrôle des établissements industriels dans lesquels des actions malveillantes telles que le sabotage de la production et d'autres ont été commises.

Face à l'organisation de bandes paramilitaires de droite et à la passivité de la police, les travailleurs ont commencé à se préparer à l'autodéfense.

Organisés par branches de production (textile, métallurgie, chaussures, etc.) comme dans tout autre pays, ils ont créé un autre groupement plus agile pour le combat, les « *Cordones Industriales* », une organisation sur une base géographique par zones industrielles, qui a établi la fraternité des travailleurs de toutes les branches pour l'autodéfense et pour le combat à travers des mobilisations comprenant des blocages et des prises d'usines.

L'organisation de l'autodéfense a également été menée par les populations marginales et les paysans, qui ont occupé la terre et exigé l'accélération du processus de réforme agraire.

En réponse à la baisse des prix des produits, les commerçants ont commencé à stocker, provoquant des pénuries, ce qui a obligé les gens à acheter des produits à des prix élevés sur le marché noir pour se les procurer. La population a réagi en dénonçant les accapareurs et en exposant publiquement les criminels.

La grande presse, aux mains du grand capital, a comme d'habitude déclenché une campagne de calomnies, la droite a déployé des manifestations publiques agressives.

La police n'a pas réprimé les émeutes de la droite.

L'empire américain, qui a été le principal moteur du coup d'État, avait déjà montré sa détermination criminelle avant l'investiture d'Allende en faisant assassiner le commandant des forces armées, Schneider, qui avait refusé d'exécuter le coup d'État ; comme toujours, ce crime est resté impuni.

Le gouvernement n'a pas agi contre les saboteurs démasqués et dénoncés par le peuple. Au contraire, il a freiné l'avancée du peuple, arguant du soutien des « militaires constitutionnalistes » que l'action du peuple dérangeait. L'un de ces « militaires constitutionnalistes » était Pinochet.

Les usines "intervenues"

Comme nous l'avons dit, les travailleurs ont pris le contrôle des usines qui avaient commis des irrégularités, le gouvernement a nommé un administrateur provisoire, ce sont les usines dites « intervenues », dans lesquelles l'autogestion ouvrière était pratiquée dans une certaine mesure. Une usine de sauce tomate a été reprise lorsque le patron n'achetait pas les matières premières au moment de la récolte, avec l'intention de la fermer. Lorsque l'usine a été reprise, les travailleurs ont décidé de produire des aliments pour bébés emballés parce qu'ils en comprenaient la nécessité. Une autre usine qui produisait des meubles de luxe a commencé à produire des meubles à usage populaire lorsqu'elle a été reprise. Il est clair que l'augmentation de la conscience révolutionnaire dans la classe ouvrière déplace l'égoïsme et encourage la solidarité.

Ce sont ces usines qui sont attaquées par des bandes fascistes et, face à la passivité de la police, les travailleurs décident d'organiser l'autodéfense.

L'objectif

La droite sabote avec les pénuries et sa presse hurle en accusant le gouvernement, les marches

antigouvernementales et les attaques des bandes fascistes en toute impunité deviennent de plus en plus fréquentes, le régime interdit l'autodéfense. Cela a naturellement enhardi la droite et découragé le peuple.

L'empire lance un « coup d'État test » en juin 1973 pour détecter les foyers de résistance populaire les plus importants. Une fois ceux-ci détectés, les putschistes se sont « rendus » et les forces de répression ont appliqué des châtiments cruels contre les foyers de résistance détectés (le cordon de Cerrillos, la population de « Nueva Habana », les marins qui ont refusé de participer au coup d'État, les Mapuches, etc.) Tout cela sous le gouvernement d'Allende et face à son inaction.

Ainsi, en septembre, le coup d'État de Pinochet était prêt et a été exécuté de manière extraordinairement sanglante pour vaincre ce courageux peuple frère.

Ils ont assassiné Allende, qui a courageusement refusé de se rendre et a dénoncé dans son dernier discours les « traîtres militaires qui, jusqu'à hier, m'ont juré fidélité ».

Dans son premier exil au Mexique, je l'ai vu plusieurs fois, dans un petit appartement de Mexico, parlant lentement, j'ai compris que l'un était Hugo face au pouvoir et l'autre Hugo face à ses camarades. Gai, simple, plein de vitalité.

Des années plus tard, je l'ai revu plusieurs fois au Pérou. J'étais responsable du Secrétariat unifié de la IV^e Internationale d'Amérique latine. Je me suis rendu au moins vingt fois au Pérou et j'ai toujours pu partager le sel et le pain avec Hugo, ainsi que ses conférences.

Je pense que ce furent les pires années d'Hugo (peut-être que je me trompe). Il était revenu au Pérou, avait participé à l'Assemblée constituante et avait été le troisième homme le plus voté. Des milliers de Péruviens d'en bas l'ont accueilli à l'aéroport et l'ont emmené sur la place Dos de Mayo pour un gigantesque rassemblement.

Hugo était entouré de gens médiocres, à quelques exceptions près (je crois), qui ont formé son parti. Ce parti et son passage au Congrès (d'abord comme électeur, puis comme député et enfin comme sénateur) représentaient à mon avis plus un carcan qu'une chance de travailler.

Il est vrai qu'Hugo a fait des choses incroyables, son slogan de campagne rompant avec la gauche traditionnelle : « Un gouvernement sans patrons ni généraux » ; ou lorsqu'il a été suspendu du Congrès sans salaire et qu'il est allé travailler comme vendeur ambulant sur la place Dos de Mayo à Lima.

Je me souviens également d'un rassemblement organisé dans le quartier le plus populaire de Lima, où Hugo a été accueilli en héros. Soudain, il s'est rendu compte que quelqu'un avait volé sa montre, il l'a dit au chef de la communauté et ce dernier, par le biais du microphone, a annoncé que quelqu'un avait volé la montre d'Hugo et que soit il la rendait, soit ils allaient enquêter et qu'il ne fallait pas faire cela à un frère. La montre est apparue comme par magie.

Mais Hugo ne se sentait pas à sa place au parlement. Ce n'était pas son milieu. Mais il y a un fait fondamental à souligner : Hugo est entré pauvre dans la vie législative et en est ressorti plus pauvre. C'est un exploit en Amérique latine.

De plus, il a dû endurer des réunions de parti fastidieuses, où la plupart de ses 40 camarades se sentaient comme des Lénine et des Trotski réincarnés. C'était trop d'Hugo pour si peu d'organisation.

Évidemment, ce qui devait arriver arriva, la gauche courut vers la droite (déguisée en centre)

jusqu'à ce qu'elle disparaisse presque du terrain institutionnel.

Lors d'un de ses nombreux séjours au Mexique, Hugo s'est rendu compte avant nous du processus de corruption dans lequel le principal dirigeant paysan du PRT mexicain était tombé. À plusieurs reprises, il nous a avertis qu'un processus était en cours dans ce pays, dans lequel un groupe quasi-paramilitaire était en train de se créer, qui, après avoir gagné un grand nombre de terres par le biais de mobilisations et d'affrontements, vivait soudainement ensemble et pariait de grosses sommes d'argent avec les grands éleveurs de bétail dans les courses de chevaux. Le point définitif (Hugo ne l'a pas vu, je le lui ai dit dans une lettre), c'est quand ce leader paysan et cette organisation ont été les promoteurs des modifications apportées par Carlos Salinas de Gortari à l'article 27 de la Constitution, par lesquelles on a mis sur le marché non seulement les produits récoltés par les paysans, mais aussi la terre elle-même. Ils ont réussi à faire de la terre une autre marchandise.

À partir du gouvernement d'Alberto Fujimori, le mouvement indigène péruvien est « soudainement » passé au premier plan, comme le seul élément de résistance et Hugo était dans le processus.

Ce même mouvement indigène qui a joué un rôle clé dans le développement du mouvement qu'Hugo a dirigé dans la vallée de la Convention dans les années 1960. Ce mouvement a été considéré par beaucoup comme une guérilla, alors qu'il s'agissait plutôt d'une lutte pour la terre qui, lorsqu'elle était attaquée par la police et l'armée, était équipée de formes de défense qui ont souvent mis en échec les forces répressives de l'État péruvien. Par la suite, de nouvelles organisations armées sont apparues, mais elles n'avaient pas pour objectif central le développement du mouvement indigène et ne cherchaient pas à écouter les demandes et les objectifs des peuples indigènes.

Au Pérou, comme en Bolivie et dans presque tous les pays d'Amérique latine, la gauche a identifié le mouvement indigène au mouvement paysan. Et l'on a compris que la lutte pour la terre était la clé, sans se rendre compte que les indigènes ne luttaient pas seulement pour la terre, mais pour le territoire, ce qui n'est pas la même chose.

Hugo s'est plongé à corps perdu dans les mouvements indigènes qui se déroulent depuis au Pérou.

Pour lui, le déclenchement de l'insurrection du 1^{er} janvier 1994, menée par l'Armée zapatiste de libération nationale, a représenté une bouffée d'air frais. Mais si cela est important, ce qui l'est encore plus, c'est la dynamique ultérieure de la lutte des peuples zapatistes pour l'autonomie.

Autonomie comprise comme la génération de nouvelles relations sociales liées à l'existence d'un territoire où, bien sûr, la terre appartient aux producteurs directs, mais aussi l'ensemble de leur territoire.

Je crois que cela était d'une importance fondamentale pour lui, car Hugo a été l'un des principaux gardiens de la terre nourricière. Un de ces gardiens qui ne se reposent pas, qui ne sont pas là pour se battre, pour prendre le pouvoir, mais pour créer des relations harmonieuses entre les êtres humains, la flore, la faune, l'eau, l'air, le sous-sol, etc.

Gardien de la terre nourricière. Hugo, à la fin de sa vie, est redevenu cette force tellurique qui n'a peur ni de la police, ni de l'armée, ni du pouvoir dans son ensemble. Celui qui, non plus dans son blouson de cuir noir, mais dans son poncho, son chapeau et ses *huaraches*, à son poste de guet, nous avertit du danger et de la tempête qui se profile à l'horizon. Et il savait que, dans de nombreux endroits, les peuples indigènes seront l'énergie sociale humaine qui réveillera les autres secteurs.

C'était le Hugo que j'admirais dans ma jeunesse et c'est le Hugo que j'admire aujourd'hui dans sa

mort.

Je ne sais pas si ses cendres retourneront au Pérou ou resteront en Suède, mais où qu'elles soient, elles seront accueillies avec beaucoup d'amour par une terre qu'il a défendue et qu'il a toujours protégée, quel que soit le pays. C'est pourquoi je ne doute pas que la terre lui sera favorable.

Adieu, frère, compagnon, camarade, professeur, voyageur.

Sergio Rodríguez Lascano

P.-S.

- Version originale sur *Viento sur*.
 - Traduction DeepL et Pierre Rousset.
-

Notes

[1] Pour ceux qui s'intéressent à l'échange épistolaire, voir <https://www.sinpermiso.info/.../files/textos//arguedas.pdf>. On y trouve aussi un très beau texte d'Adolfo Gilly sur Arguedas, débattant contre un texte simpliste et idéologique de Mario Vargas Llosa.